

CAUSERIE

de Son Éminence le Cardinal PAUL POUPARD

PRÉSIDENT ÉMÉRITE DU CONSEIL PONTIFICAL DE LA CULTURE

Grands Salons de l'Hôtel de Ville de Nancy, 5 juin 2013

PÉDAGOGIE CHRÉTIENNE ET CULTURE MODERNE

Cher Monseigneur, Monsieur le Maire, Madame la Présidente, Très Révérend Père,
Mesdames, Messieurs et chers amis,

Dans le cadre de l'Année Renaissance Nancy 2013, en prologue de l'Exposition « Alix Le Clerc – La Révolution de l'instruction » placée sous mon haut patronage, vous m'avez invité à vous parler de « Pédagogie chrétienne et culture moderne ». Dans la Préface que j'ai donnée au *Dictionnaire historique de l'éducation chrétienne d'expression française* (Editions Don Bosco, 2010), et qui contient un bel article consacré à Sœur, Bienheureuse Alix Le Clerc (p.17-18), j'ai souligné que « l'éducation chrétienne est un champ immense, et qu'elle demeure aujourd'hui la tâche la plus haute qui soit et la plus indispensable pour l'avenir de l'humanité en quête d'espérance à l'aube du troisième millénaire ».

S'il est vrai que la pédagogie, selon le petit Larousse illustré, est l'art d'instruire et d'éduquer les enfants, le titre de cette causerie semble introduire un antagonisme entre l'idéal chrétien de cette pédagogie et la réalité de la culture moderne. Nous aurons à le vérifier. Mais j'aimerais le faire dans l'esprit de ce Jésuite espagnol du XVI^e siècle, Juan de Bonifacio, pour qui *Puerilis institutio est mundi renovatio*. Traduit en français moderne à ma manière, cet adage classique pourrait nourrir l'ambition du pédagogue chrétien au défi de la modernité: Eduquer les jeunes, c'est changer le monde, comme l'a fait Alix Le Clerc avec Pierre Fourier, le curé de Mattaincourt, en fondant la

Congrégation Notre Dame pour « procurer aux petites filles l'instruction qui les sauvera de l'ignorance et de la misère, faisant grandir l'enfant en l'aidant connaître et à réaliser toutes ses potentialités, jusqu'à celle de devenir un saint ». Ils introduisent de nouvelles méthodes pédagogiques qui connaissent un grand retentissement : les élèves apprennent à lire en même temps sans distinction de niveau, et la révolution de l'instruction est accompagnée par l'invention du tableau noir, toujours en cours de nos jours.

Aujourd'hui, l'analphabétisme et l'illettrisme subsistent encore dans le monde et chez nous nombre d'enfants et de jeunes immergés dans la culture moderne manquent trop souvent d'une véritable pédagogie chrétienne et sont réduits à des notions vagues bien incapables de se transformer en un ensemble satisfaisant pour l'esprit et capable d'alimenter la vie : un savoir maigre et des approximations floues.

Coeli enarrant gloriam Dei, chantait le Psalmiste. Les cieux racontent la gloire de Dieu pour les yeux émerveillés de ceux qui ont un cœur qui écoute et une intelligence ouverte aux signes. Encore faut-il, pour que les yeux voient, que l'oreille entende, et que l'intelligence comprenne, ce que Vladimir Yankélévitch, au seuil de sa Trilogie, «Ce je ne sais quoi et le Presque rien», identifie comme ce quelque chose qui proteste et remurmure en nous contre le succès des entreprises réductionnistes ..., ce presque rien» (t. I, Seuil, Paris, 1980, pp. 11 et 147). Il évoque « la lueur timide et fugitive, l'instant-éclair, les signes évasifs,- c'est sous cette forme que choisissent de se faire connaître les choses les plus importantes de la vie. Il n'est pas facile d'en surprendre la lueur infiniment douteuse, ni d'en comprendre le sens » (t. II, 1980) . Avant de conclure : « pour vouloir, il n'est pas nécessaire d'être un athlète, il ne faut que le vouloir. Mais il faut le vouloir... L'oiseau n'est pas un docteur ès sciences qui puisse expliquer pour ses confrères le secret du vol. Pendant qu'on discute sur son cas, l'hirondelle, sans autres explications, s'envole devant les docteurs ébahis » (t. III, 1980, p. 86). Tentons donc notre envol.

Hier, dans mon village angevin, le catéchisme était une évidence, comme la prière du soir en famille et la messe du dimanche. Aujourd'hui nous sommes dans un supermarché superachalandé, où le propre des évidences est de n'être pas partagé. Les messages se multiplient, comme les radios et les télévisions, les blogs et internet. Où sont donc les critères pour discerner la vérité, au milieu de propositions multiples

entrecroisées, souvent antagonistes ?

I. UN SEUIL HISTORIQUE COMPARABLE A CELUI DES IV^e-V^e SIECLES

À l'aube du III^e millénaire, le monde semble parvenu à un seuil historique comparable à celui des IV^e et V^e siècles, qui ont vu l'effondrement de l'Empire romain et l'émergence d'une nouvelle société, créatrice d'une nouvelle culture. Il est donc sans nul doute éclairant de nous demander pourquoi et comment, au milieu de tant de propositions anciennes et nouvelles, d'Orient et d'Occident, c'est la foi au Christ qui l'a emporté. (Cf. Jean-Marie Mayeur : *Naissance d'une chrétienté, 250-430, coll. Histoire du Christianisme* (Paris, Desclée, 1995, 1096 p.).

Si je vais à l'essentiel, en cette époque décisive où le message de l'Évangile conquiert le monde connu, dans le grand mouvement de conversion qui entraîne les habitants de l'Empire romain et touche aussi ses voisins immédiats, c'est, plus qu'une évolution qui se dessine, une révolution qui, avec la foi nouvelle, impose une autre façon de vivre le temps, de penser les rapports familiaux et sociaux, de concevoir la mort et l'au-delà. Dans la crise de l'Empire romain et la montée d'une nouvelle religiosité, la foi au Christ, par sa nouveauté, comble les aspirations spirituelles insatisfaites, aussi bien pour les rapports avec la divinité, que pour les relations entre les hommes. Nous sommes, me semble-t-il, dans une situation culturelle comparable, avec l'émergence d'un syncrétisme qui charrie toutes sortes de vestiges disparates.

Bref, dans un autre contexte, toutes les dominantes de cette nouvelle conscience religieuse que Henri-Irénée Marrou, empruntant l'expression à O. Spengler, dans son *Église de l'antiquité tardive*, a popularisée sous le concept de « nouvelle religiosité ». Cette nouvelle atmosphère spirituelle est marquée, selon l'expression aujourd'hui à la mode, par le «retour du sacré», étant entendu que le sacré n'avait jamais vraiment disparu des consciences. Au scepticisme rationaliste répandu parmi les élites, l'intelligentsia, se substitue progressivement un sentiment religieux nouveau marqué par un sentiment du divin et la préoccupation d'un bonheur dans l'au-delà, inséré dans un schéma cosmologique où l'âme remonte vers le monde astral, ce royaume originel, source des parcelles lumineuses de l'existence temporelle, la transcendance qui revient dans l'immanence, le culture des sources et des forêts. Et nous pourrions , sans

transposition abusive, établir un troublant parallèle avec le retour à la nature, la fascination du soleil des plages estivales, et l'affirmation croissante d'une écologie aux dimensions religieuses païennes.

Alors, demandons – nous : Quelle pédagogie chrétienne pour cette culture moderne, à l'exemple de l'Église des siècles patristiques ?

II LE CHRIST PÉDAGOGUE, LOGOS SOURCE D'UNE NOUVELLE CULTURE

Dans son étude classique sur « Le christianisme ancien et la *Paideia* grecque» (Trad. G. Hocquard, Université de Metz, 1980, Centre de recherche Pensée chrétienne et langage de la foi), le Professeur Werner Jaeger, reprenant ses Conférences Carl-Newell Jackson à l'Université de Harvard, montre comment la *paideia* classique a été remplacée par le Christ, comme centre d'une nouvelle culture dont la source était le Logos divin lui-même, la Parole qui a créé le monde, et dont la semence de Bien se trouve en toute chose et dans la nature même de l'Être.

Si pour Platon, Dieu est le pédagogue de l'univers, pour Origène, le Christ est le grand Didascale, le Maître. Jaeger montre comment, au IV^e siècle, la résistance tenace et durable au christianisme n'est pas en premier lieu un problème religieux interne ou une question de foi positive, mais un problème de culture et de civilisation. Il ne suffisait pas de proclamer le Christ nouveau pédagogue de l'humanité et le christianisme comme la seule vraie *paideia*, ainsi que l'avait fait Clément d'Alexandrie. Les chrétiens durent faire la preuve du pouvoir créateur de leur esprit par des œuvres d'un calibre intellectuel et artistique supérieur et entraîner dans leur enthousiasme la pensée de leurs contemporains. En un mot, ils durent construire une *paideia* chrétienne, c'est-à-dire pas simplement un enseignement des doctrines chrétiennes, mais la proposition d'une conception du développement de la personnalité humaine capable de satisfaire aux plus hautes revendications de la philosophie grecque de l'éducation.

Grégoire de Nysse reprend ainsi l'ancienne idée de l'assistance divine exprimée si souvent dans la poésie grecque depuis Homère. Il insère l'idée spécifiquement grecque de la grâce divine dans le cadre de la *paideia* classique, comme la coopération de l'Esprit divin avec les efforts de l'homme lui-même. Et il enseigne même que

l'assistance de la puissance divine s'accroît à la mesure de l'effort humain et atteint sa conclusion dans la restauration finale, ou apocatastase, de l'état parfait de la création originelle de Dieu.

Pour Platon, la philosophie tend à la ressemblance avec Dieu. Si le christianisme signifie pour les chrétiens la même chose que la philosophie pour les philosophes, l'accomplissement de l'idéal chrétien de la vie demande un effort continu pour atteindre ce but. Comme toute la vie du philosophe grec était la réalisation de la *Paideia* par l'ascèse philosophique, le christianisme est une vie de perfection, basée sur la contemplation de Dieu et une union de plus en plus parfaite avec lui. Il est déification et la *Paideia* en est le chemin, la divine Anabase. La formation du chrétien est le résultat de son incessante étude de la Bible, et sa forme, c'est le Christ. La *Paideia* du chrétien est imitation du Christ. Nous sommes habitués à introduire les citations de l'Évangile par ces mots: le Christ nous dit. Pour Grégoire de Nysse, il nous éduque: *paideuei*. La Bible est éducation et l'Esprit est comme un sage éducateur qui conduit les hommes à comprendre la profondeur du mystère à l'aide d'expressions symboliques adaptées, dans un langage anthropomorphique.

Aussi, parler de Pédagogie chrétienne et culture moderne, est-ce redécouvrir l'audace créatrice des Pères grecs du IV^e siècle, qui surent utiliser toutes les ressources de la *Paideia* grecque pour inventer une pédagogie chrétienne, toute neuve dans sa finalité, mais entièrement construite à partir des ressources de la pédagogie grecque.

La foi n'existe pas sans prendre forme dans des langages, dans des cultures, ce qui demande un effort considérable, s'il est vrai que nous sommes dans une situation tout à fait nouvelle dans l'histoire de l'humanité, où beaucoup seraient comme «indemnes de divin». Mais, même dans cette culture, la foi est possible. Et la tâche patiente du pédagogue est de l'y insérer, en utilisant ses symbolismes et ses représentations, points de référence, points d'appui et points d'ancrage. Certes, l'inculturation ne saurait garantir l'accueil du message. Rappelons-nous Jésus à la synagogue de Nazareth (Luc 4), et Paul à l'aréopage d'Athènes (Actes 17, 16-34). Mais elle en est la traduction obligée, le langage qui le charge de sens et le rend signifiant.

La pédagogie chrétienne ne cesse, selon le mot d'Ozanam, de passer aux barbares. J'ajoute, avec Lacordaire: en les aimant. Le passage obligé est toujours un ancrage du message dans les attentes latentes et les pressentiments inchoatifs,

accompagné de la rupture avec des façons de penser et des modes de vie incompatibles avec le message des béatitudes. Comme saint Paul à Athènes, saint Justin à Rome, saint Irénée à Lyon, Origène à Alexandrie, nous avons à traduire l'appel évangélique capable de conduire ce vague retour au spirituel que j'évoquais à l'instant, jusqu'à la conversion de l'intelligence et du cœur, capable de susciter, par une pédagogie moderne, une nouvelle culture chrétienne.

III. L'ÉGLISE AU DÉFI DES CULTURES

L'Église est au défi des cultures. En charge d'un message, l'Évangile, elle ne cesse de nous rappeler, avec notre Pape François, cette bonne nouvelle pour l'homme : Dieu est amour. Et l'homme parfait, c'est le Christ, Fils de Dieu et de la Vierge Marie.

La culture est la manière particulière qu'ont les hommes de vivre en hommes en un certain temps, un certain lieu, et un certain milieu. Aussi toute culture ne peut qu'être remise en question par la conception de l'homme apportée par le Christ et proposée par l'Eglise. Et l'Eglise, pour faire entendre et comprendre son message, doit être audible et compréhensible, et donc parler la langue des hommes, pour leur partager la bonne nouvelle du Christ. Cette rencontre provoque d'abord un écartèlement avant de susciter un accomplissement qui réponde aux attentes profondes des hommes, souvent latentes et parfois comme ensevelies dans les cultures. C'est à ce niveau, celui du sens profond de la vie, de sa recherche du bonheur, de son besoin de justice, de sa quête de vérité, de son souci de solidarité, que la pédagogie chrétienne s'emploie à éveiller les aspirations profondes incarnées dans les cultures.

Sollicités que nous sommes, harcelés parfois, par la pression des besoins, la pulsion des désirs, la recherche des plaisirs, le besoin de l'avoir, du savoir et du pouvoir, nous ressentons en même temps comme un appel à quelque chose de plus profond. Et nous pouvons dire que toute notre culture millénaire, les romans et les pièces de théâtre, la musique et la peinture, les lettres et les arts, aussi bien que la philosophie et la théologie, sont autant d'essais d'interprétation de la condition humaine, pour parler le langage de Malraux, des essais qui thématissent, théorisent, ou tout simplement montrent, pour le dire avec Pascal, la grandeur et la misère de l'homme, ses aspirations et ses limitations, ses contradictions et ses frustrations, ses

projets et ses rêves: *l'homme passe infiniment l'homme.*

Après le temps des humanités, depuis la Renaissance, surtout au cours des deux derniers siècles, notre culture a connu un développement fantastique, surtout dans le domaine des sciences de la nature et de la technique. Il en est résulté un degré d'humanisation dont ne pouvaient pas même rêver nos ancêtres d'avant le XVIIIe siècle: la santé s'est améliorée, la mortalité infantine et juvénile a régressé, la longévité de la vie et sa qualité ont augmenté, les connaissances se sont multipliées, et l'accès aux musées, comme à la musique, aux spectacles, au livre et aux imprimés sont de très grands acquis de notre temps. Ces acquisitions furent telles qu'elles donnèrent naissance à l'illusion d'un progrès indéfini. «Ouvrir une école, c'est fermer une prison», disait Victor Hugo. Nous savons aujourd'hui, hélas, que ce n'est plus vrai. Ce type de progressisme teinté de scientisme est plutôt passéiste. Les cerveaux qui ont armé les Brigades rouges enseignaient la sociologie à l'Université italienne. Et Pol Pot et ses Comparses de Pnom-Penh ont été formés dans le Paris de Althusser.

Le défi de la culture scientifique est aujourd'hui d'un autre ordre. Il est d'ordre épistémologique. Le modèle des sciences dites exactes, qui n'est qu'un mode de connaître parmi d'autres, a connu, de par ses succès mêmes, un tel prestige, qu'il s'est affirmé, bien à tort, comme le mode de connaissance tout court. Ainsi, naguère, la séduction opérée par le marxisme se paraît des oripeaux d'une pseudo-science absolue de l'histoire. Dans la décennie où j'étais Recteur de l'Institut catholique de Paris, j'ai connu une poussée très forte à l'intérieur des Facultés classiques, l'affirmation des sciences religieuses au détriment de la théologie, et le triomphe des sciences humaines sur la philosophie. Mais, s'il n'est de science que du mesurable, du quantitatif, du répétitif, que devient l'humanité de l'homme, qui est incommensurable, qualitatif, irrépétibile, comme aimait à le redire le Pape Jean-Paul ? Plus une réalité est humaine, plus une œuvre d'art est belle, plus une intuition est riche, plus un amour est profond, et plus il échappe à la connaissance scientifique. C'est dire combien une culture réduite à sa dimension dite scientifique est une culture mutilée.

C'est comme une aphasie devant les trois questions fondamentales apposées par le peintre Gauguin au bas de son chef d'œuvre *Vairumati* : *Qui sommes-nous? D'où venons-nous? Où allons-nous?* Déclarer un problème sans solution et une question sans réponse, parce qu'il n'y en a pas en effet dans les limites étroites de la connaissance

scientifique, c'est s'obstiner à poursuivre dans le registre prodigieusement intéressant du comment, mais totalement muet devant la cascade des pourquoi si intelligents de l'enfant, dont on a pu dire à bon droit que c'est l'âge de la métaphysique. C'est justement dans ce registre de l'essentiel qu'intervient la pédagogie chrétienne pour que la culture dominante n'étouffe pas les questions pertinentes de l'enfant.

Un autre défi de la culture est la tendance à rejeter le religieux dans la sphère du privé, aboutissant à la privatisation de la religion, alors qu'elle a vocation de se traduire dans la vie de la Cité, pour que les individus soient traités comme des personnes et non pas de manière unidimensionnelle, selon l'expression de Marcuse. La pédagogie chrétienne ouvre chaque être humain à sa pleine dimension d'image et ressemblance de Dieu. Chaque visage, - Emmanuel Levinas l'a mis en vive lumière -, est une fenêtre ouverte sur l'infini. La société n'est pas faite d'individus quantitativement égaux, comme des éléments interchangeable. Elle est composée de personnes d'égale dignité, dans leur liberté responsable. En définitive, il n'y a de social que pour des êtres personnels. Le véritable humanisme, pour le dire avec Emmanuel Mounier, est personnel et communautaire. Il n'y a de culture que de l'homme, par l'homme et pour l'homme. Et la pédagogie chrétienne a pour vocation d'aider l'homme à épanouir son humanité au sein de la modernité, en appelant sa personnalité à se forger sur le modèle du Christ.

IV. LA PÉDAGOGIE DE L'IMITATION DU CHRIST

Si profondément immergé qu'il soit dans une culture, l'homme, chaque homme en émerge toujours d'une manière singulière qui sera l'affirmation de sa personnalité. A cet égard, la pédagogie chrétienne se nourrit des richesses inépuisables du Christ, dont l'imitation proposée est le moteur le plus puissant pour arracher l'humanité à ses pesanteurs et l'ouvrir à la grâce. Et la réduction au culturel, le culturalisme, comme j'appelle cette tentation de la modernité, est une mutilation du spirituel et un aplatissement du temporel.

La modernité, pour le dire en d'autres termes, est pour le pédagogue chrétien, comme toutes les cultures, à la fois un partenaire et un adversaire. La pédagogie de l'appriivoisement, dans la rencontre de saint Paul avec la modernité d'Athènes, fait place

brusquement au retournement vertigineux devant l'Aréopage. Et la même scène ne cesse de se jouer dans une réactualisation sans cesse renouvelée au long de l'histoire.

J'aime à cet égard citer mon maître et ami le regretté philosophe Etienne Borne, dans sa réflexion sur *Modernisme et Modernité*, comme un modèle de réflexion lucide emplie d'espérance pour le succès de la pédagogie chrétienne au cœur de la culture moderne.

« Chaque fois qu'il est confronté à une culture, le christianisme ne l'accueille à plein que pour l'animer... et lui être un ferment d'inquiétude... Le jeu est risqué pour le christianisme, mais à l'heure des bilans, on s'aperçoit que, dans ce jeu entre le christianisme et une culture, le plus grand risque était du côté de la culture. Ainsi, au temps des grands Conciles œcuméniques, le christianisme puisait à trésors ouverts dans le subtil et riche dictionnaire des concepts grecs, "nature, substance, personne", et alors que le christianisme paraissait s'helléniser irréparablement, c'était la rationalité hellénique qui, dans ce qu'elle avait de clos et de systématique, se trouvait démembrée et blessée à mort par ce qui s'est révélé comme une opération de déconstruction préparant l'émergence d'une nouvelle culture » (*France-Forum*).

C'est bien la tâche de la pédagogie chrétienne dans la culture moderne, c'est ma conviction. L'effort intellectuel vers la plus haute culture constitue une condition favorable à la proposition positive de la foi, qui en est partie intégrante. Il permet d'articuler les différents niveaux de vérité des choses, de la conscience, de la foi. C'est dans le mouvement même de l'enseignement que l'esprit des jeunes est formé à comprendre, fût-ce à travers l'enseignement des mathématiques, que la vérité logique n'épuise pas tout le sens de la vérité. Cela revient à dire que l'esprit doit être disponible pour la recherche et l'accueil d'une vérité qui vient d'ailleurs, comme le cœur bien disposé, pour reconnaître l'action de Dieu dans la vie quotidienne.

Et je voudrais au passage rappeler une évidence pédagogique trop oubliée dans la culture dominante. L'éveil au sens esthétique est fort important, car l'art manifeste une dimension de l'homme que la Parole traduit mal ou pas du tout. La vibration du sens est inséparable du langage des sens, de la signification du symbole. Sculpture, Peinture, Architecture, Orfèvrerie, Vitrail, permettent d'accéder au sublime. Musique et Chant, Spectacle, Théâtre, Cinéma sont autant de médiations et de voies d'accès de la présence de l'Église dans le monde de ce temps, au cœur de sa culture vivante. En

définitive, l'inculturation n'est pas de l'ordre de la stratégie, mais du mystère de foi en sa totalité. Aussi restera-t-il toujours une tension entre Foi et Culture, car une adéquation totale ne peut se faire entre réalités d'un autre ordre, dont l'une est d'origine transcendante et l'autre d'une nature changeante. Mais qu'en est-il de la modernité?

V. HUMANISME ET MODERNITÉ

Depuis la Renaissance, la culture moderne s'est progressivement développée en dehors de l'Église et en conflit plus ou moins larvé et parfois patent avec elle. Il en est résulté un appauvrissement mutuel pour la culture et pour la foi, dont témoignent ces deux frères ennemis que sont le scientisme et le fidéisme.

Réunis en Concile voici un demi-siècle, les évêques de l'Église catholique ont pris une vive conscience de la nécessité de renouer des liens que le poids de l'histoire, des incompréhensions, des mécontentements, des querelles et des brouilles avait singulièrement distendus, voire rompus. La Constitution pastorale *Gaudium et Spes* a largement œuvré en ce sens et appelé de ses vœux la naissance d'un nouvel humanisme. L'énorme question de la présence de la foi dans la culture moderne, et du rayonnement intellectuel de l'Église dans les immenses domaines des sciences humaines en est l'enjeu.

Si l'humanisme est l'épanouissement plénier de l'homme, et la modernité, les traits nouveaux qui caractérisent la culture de notre temps, il ne saurait y avoir d'antagonisme irréductible entre humanisme et modernité, mais opportunité renouvelée d'incarner l'humanité de l'homme dans les nouvelles cultures émergentes. Saint-Exupéry naguère en faisait la remarque : « On est l'homme d'une patrie, d'une civilisation, d'une religion, on n'est pas un homme tout court ». Et pourtant cet homme de notre temps est l'homme de tous les temps, cet homme précaire ouvert sur l'Infini à travers l'expérience du sacré, la maîtrise du cosmos par la technique, la communauté des personnes dans l'amour, l'ouverture à Dieu par l'adoration. Car « l'homme passe infiniment l'homme » (Pascal), « l'homme vivant, tout entier préoccupé de soi et tout entier tourné vers les autres, l'homme fragile et versatile, l'homme qui rit et qui pleure, l'homme qui pense et qui aime, l'homme qui croit et espère, l'homme qui regrette le passé et qui attend et redoute en même temps l'avenir » (Paul VI, 7 décembre 1965).

Inquiet des perspectives ouvertes par ses découvertes biologiques, la modernité

interroge l'éthique et se repose la question métaphysique par excellence : qu'est-ce que l'homme? Rappelons-nous la Charte 77, à Prague: « Aucune société, aussi bien équipée soit-elle du point de vue technique, ne saurait fonctionner sans assises morales, sans une conviction qui ne résulte pas de l'opportunité. Et ce n'est pas l'homme qui la définit, c'est la morale qui définit l'homme » (Jan Patočka).

Les progrès des sciences, cet indiscutable acquis de la modernité, ramènent aux questions fondamentales de l'humanisme : qu'est-ce que bien vivre, ou plutôt qu'est-ce que vivre bien ? Comment donner un sens à l'existence ? Les nouveaux pouvoirs de l'homme moderne sur lui-même, ses semblables et la nature, font surgir les questions incontournables et redoutables de la bioéthique et du nucléaire. Ils confèrent à tous une responsabilité neuve et imposent une autorégulation morale de notre créativité technique. Nous ne pouvons sans déraison aller jusqu'au bout de tous nos désirs et de toutes nos possibilités techniques, nous ne pouvons (*may*) moralement faire tout ce que nous pouvons (*can*) techniquement réaliser. L'idéologie de la modernité, liée à la conviction naïve que la raison et le progrès disposeraient souverainement de la nature et du destin, est en crise.

L'avenir de la modernité, de Prométhée désenchanté à Sisyphe désabusé, est ouvert à nos neuves libertés, ivres de technicité, étourdies de nouveauté, en quête de responsabilité. La qualité de son humanisme dépendra de sa capacité à résoudre ces trois défis de la modernité : technologique, politique et éthique. Comment maîtriser l'innovation ? Comment satisfaire la requête de liberté responsable ? Comment assumer le pluralisme des valeurs ? (Cf. J. Cottier, *Questions de la modernité*, FAC, 1985).

C'est dire le défi pédagogique, car il n'est pas de transmission de valeurs sans éducation. Une pédagogie chrétienne, avant d'être diffusion de savoir, est formation de la pensée, éveil de la conscience à la dimension éthique de la condition humaine, pour préparer l'adolescent à affronter les grandes tâches de demain, dans leur complexité et leur caractère souvent inédit, sans céder au découragement ni s'abandonner au fatalisme. Ainsi sera surmonté le désarroi pathétique d'une jeunesse désemparée, parce qu'elle se perçoit bien à tort sans horizon ni avenir. La pédagogie chrétienne a vocation et mission d'ouvrir à la culture moderne un horizon d'espérance.

CONCLUSION: DES MAÎTRES QUI SOIENT DES TÉMOINS ET VIVENT LE

MYSTÈRE DU CHRIST

Dans sa *Critique de la modernité* (Fayard, 1992), Alain Touraine voyait le XIX^e siècle marqué par l'économie, et le XX^e comme celui des affrontements culturels, au nom de l'identité. La volonté de bonheur supplante l'angoisse du salut, et la recherche de la responsabilité, la soumission à l'ordre divin. Et si, comme tous les concepts généreux, la modernité perd en intensité ce qu'elle gagne en généralité, elle a comme un air de liberté, un désir d'égalité, un élan de fraternité. Elle se définit précisément par la séparation du monde objectif, créé par la raison en accord avec les lois de la nature, et du monde de la subjectivité qui est d'abord celui d'un appel à la liberté personnelle. Cette double affirmation antagoniste de la raison et du sujet qui constitue le noyau irréductible de la modernité est sans nul doute le point d'ancrage le plus ferme de la pédagogie chrétienne au cœur de la culture moderne. Le choc des cultures, les fascinantes applications techniques des découvertes scientifiques, l'épreuve de la durée de l'existence dans un monde blessé, l'effacement des modèles culturels, la crise des évidences, la dispersion du sens dans les domaines cloisonnés du savoir, la discontinuité et la contradiction entre les références, la contestation des systèmes et le soupçon des représentations attestent une quête du sens dont témoigne une inquiétude sourde et profonde du lendemain.

La pédagogie chrétienne, pour y répondre, comme au temps de la naissance d'une chrétienté engendrée dans l'antiquité tardive, saura honorer la requête de mon maître et ami vénéré, le Cardinal Henri de Lubac : « Il faudrait que les croyants se montrent plus soucieux de vivre du mystère, que d'en défendre avec anxiété les formules ou d'en imposer l'écorce ».

Alors que je remerciais notre Pape François, au lendemain de son élection, de nous remettre en mémoire « la douce joie d'évangéliser » d'*Evangelii nuntiandi* de Paul VI, dont j'ai été de longues années le collaborateur à la Secrétairerie d'État, il me dit avec une ferme conviction : « il faut toujours y revenir » : « Plus que des maîtres, nous avons besoin de témoins, ou mieux encore, des maîtres qui soient des témoins. ».